

Pialat : silence de mort

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 14

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Malade depuis des mois, le génial cinéaste français est mort le 11 janvier dernier à 77 ans. Son exigence à traquer la vérité coûte que coûte fait de son œuvre, composée de dix longs métrages, l'une des plus fortes et bouleversantes de ces cinquante dernières années. Par Laurent Asséo

Pour beaucoup de cinéphiles, la mort de Maurice Pialat signifie la fin d'une longue attente. Depuis « Le garçon », en 1996, nous espérons que le plus grand cinéaste français alors vivant tournerait un dernier film. Lorsqu'en 2000, Pialat sort d'un long silence et accorde plusieurs interviews, l'espoir renaît. Malgré ses propos terriblement aigres et désabusés, on sent chez lui l'envie de revenir derrière la caméra. Hélas, il n'en a rien été. Reste, comme on dit, ses films et un feuilleton pour la TV. Une œuvre courte mais dense. L'une des plus bouleversantes, dans son mélange de tendresse et de violence, dans sa façon de capter la vérité la plus crue, au prix parfois d'une tension terrible sur les plateaux, de coups de gueule et d'hystérie créatrice.

La mise en scène, chez Pialat, est synonyme de mise à nu, et parfois de mise à mal de la réalité. Qu'importent les clichés sur « Pialat l'emmerdeur », le résultat est là, le plus souvent admirable. Rarement les acteurs, stars ou anonymes, n'ont été si vrais que devant sa caméra. À côté de ses réalisations, la plupart des autres films sonnent faux et creux. Soulignons aussi que la beauté n'est jamais absente de cette œuvre tendue vers le désespoir. Il suffit de revoir quelques plans d'« À nos amours » pour s'en convaincre. Le dos nu de Sandrine Bonnaire assise sur son lit est aussi éblouissant qu'un tableau de Degas ou d'Auguste Renoir. violemment moderne dans sa conception du cinéma comme enregistrement du réel, Pialat restera aussi comme l'un des représentants majeurs d'une tradition très française depuis le XIX^e siècle : le naturalisme esthétique.

Une arrivée tardive au cinéma

Peintre de formation, Pialat tourne à 43 ans son premier long métrage en 1969, « L'enfance nue », soit dix ans après les premiers films de la Nouvelle Vague – contre laquelle il gardera toujours un vif ressentiment. Dans les années 70, il réalise quelques œuvres à caractère souvent autobiographique. Des réalisations âpres, composées de longs plans séquences, dans lesquelles les personnages, surtout masculins, se débattent dans leurs souffrances.

En 1972, le magnifique « Nous ne vieillirons pas ensemble », avec Jean Yanne et Marlène Jobert, obtient un grand succès public. Le génial « La gueule ouverte » (1974) évoque avec une crudité rarement égalée la longue agonie et la mort de sa propre mère. À « Passe ton bac d'abord » (1979), chronique de jeunes dans le

nord de la France, succède l'admirable « Loulou » en 1980, première rencontre entre Pialat et son acteur fétiche Gérard Depardieu.

La reconnaissance d'un immense créateur

Sorti en 1983, « À nos amours » représente un tournant dans la carrière de Pialat. Sa palette cinématographique s'éclaircit, même si sa vision du monde reste toujours aussi désespérée. Grâce au succès du film, qui révèle Sandrine Bonnaire, le réalisateur est enfin reconnu comme l'immense cinéaste qu'il a toujours été. Pourtant, Pialat ne sera jamais satisfait de son travail. Il se plaindra de n'avoir pas réalisé les films qu'il aurait pu ou aurait dû faire dans les années 80. Avait-il raison ou non ? En tout cas, la chronique naturaliste du quotidien ne lui suffisait pas. Au fond, cet héritier de Jean Renoir aurait eu envie d'être un John Ford français, moderne et polémique. Il disait vouloir évoquer certains épisodes pas toujours glorieux de l'Histoire de France. Il rêvait sans doute d'une ampleur cinématographique qu'il a obtenue de manière totale dans son chef-d'œuvre, « La maison dans les bois », feuilleton réalisé pour la TV en 1970-71.

Après « Police » (1985), faux polar à réévaluer, Pialat détourne son regard du présent pour concrétiser deux vieux projets. Le pre-

mier, « Sous le soleil de Satan » (1987) d'après Georges Bernanos, qui reçoit la Palme d'or au Festival de Cannes, flirte avec l'académisme. Malgré la densité de certaines séquences, la beauté d'un paysage terreux traversé par de lourds chevaux, il s'agit de son moins bon film. Le second, « Van Gogh » (1991) est une œuvre classique, mais éblouissante et lumineuse. Il faut attendre le mésestimé et grandiose « Le garçon » pour que Pialat tourne à nouveau son regard vers la réalité actuelle. Les liens de filiation sont au cœur de cette œuvre presque apaisée, qui n'aura pas de suite. A l'instar du jeune garçon de « L'enfance nue », le cinéma est aujourd'hui définitivement orphelin de l'un de ses plus puissants représentants. f



films

8 billets pour le cycle Série Noire

A Genève jusqu'au 31 mars, tous les lundis à l'Auditorium Arditi-Wilsdorf (Voir annonce en page 30)

Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort
 Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro) :

- sur www.revue-films.ch
- par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Dès le 6 janvier, les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro)